

Lacan Quotidien



N° 857 – Mardi 2 décembre 2019 – 11 h 02 [GMT + 1] – lacanquotidien.fr



Opéra

EN AVANT

De l'île du diable au diable tout simplement

(In)actualité brûlante, la chronique de Nathalie Georges-Lambrichs

Pour une intimité politique ? par Florent Cadet



De l'île du diable au diable tout simplement

(In)actualité brûlante, la chronique de Nathalie Georges-Lambrichs

Concordances des temps

Deux ans après *De l'assassinat considéré comme un des beaux-arts*, *Madame Bovary* fut le siège de la première maladie textuellement transmissible. Nous sommes en 1856, c'est-à-dire l'année où Freud naît.

L'affaire Dreyfus éclate le 5 janvier 1895. Freud s'apprête à signer avec Breuer ses *Études sur l'hystérie*. Il a déjà rédigé et décidé de garder pour lui son « Esquisse ».

Aujourd'hui on voudrait ranger la psychanalyse parmi les vieilles lunes, et on ne parvient pas à faire que cette vieille lune-là – c'en est une, vieille comme le monde – n'éclipse les autres de son aveuglante clarté.

Freud a fait scandale. Pas tant par son acte : accommoder son oreille sur les dires des femmes dites hystériques, même s'il a déchaîné les pouvoirs d'une parole renforcée et généré un tissu cicatriciel nouveau. Découvrant au cœur des réminiscences refoulées la question sexuelle, il a entendu ne pas reculer devant la sexualité infantile en tant que liée, je dirais même consanguine, à l'activité authentique du chercheur. Là était le scandale ! Et la Vienne de ce temps, pourtant dessalée à plus d'un titre, n'y résista pas.

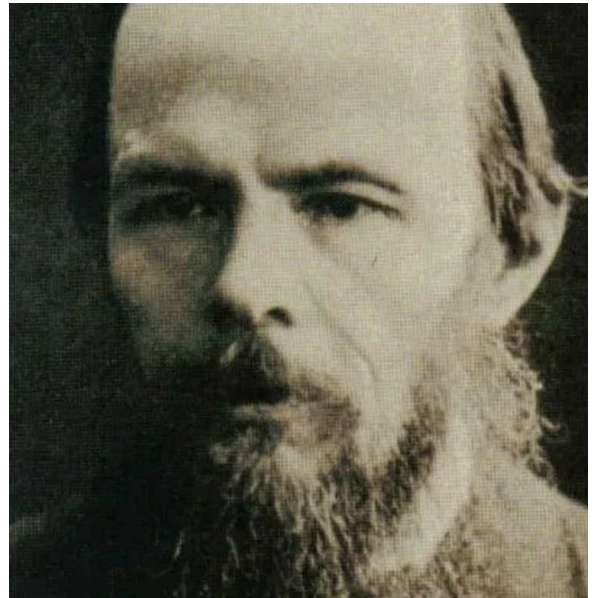
Freud l'a écrit tout de suite : il n'avait rien découvert que les nurses, nannies et autres gouvernantes n'aient su de toujours. Ce n'est donc pas tant l'observation qui lui importait, que de trouver la formulation adéquate des phénomènes, pour leur gagner la considération scientifique. « L'enfant est un pervers polymorphe » devient sous sa plume un axiome. Ainsi produite, la chose ne pouvait plus retourner au néant d'où, selon ce que le bon peuple est censé penser, elle n'aurait jamais dû sortir.

Stefan Zweig a cité, dans sa biographie de Marie-Antoinette, le dit du gardien Simon relayé par Hébert. Simon avait surpris le petit Capet, âgé de huit ans, se masturbant. Celui-ci lui aurait avoué avoir connu la chose avec sa mère et sa tante. Frisson d'horreur, juste courroux, supplice et châtement.

Sorties du silence où elles auraient dû rester blotties, ces exactions ordinaires ou extraordinaires une fois jetées en pâture au public, se rabattent sur l'auteur ou le fauteur c'est tout un, quels que soient son talent et son génie.

Dans l'artificielle lumière du cinéma – cet autre contemporain de la psychanalyse –, elles sont « révélées » au grand jour qui fait oublier au spectateur que c'est lui qui est dans la chambre noire, autrement seul qu'au théâtre : telle, exemple parmi d'autres, la folie incestueuse du père dans *Festen*.

Mais c'était un nouveau discours que Freud voulait fonder, tendu entre l'idéal scientifique et la littérature, ainsi que les arts, toujours précurseurs. Il avait installé sa discipline entre les deux foyers de la civilisation, la tragédie grecque et Moïse. La psychanalyse aurait à ne pas se dérober à ce qui lui incombait : éclairer le premier mensonge de l'hystérique, non sans s'aider du savoir de l'artiste, considéré pour ses œuvres – l'homme n'ayant pas toujours la faveur de son admiration, comme en témoigne l'étude freudienne « Dostoïevski et le parricide ». Les psychanalystes n'auraient donc à se tenir qu'aux faits de leur pratique en deçà du miroir, et la charge d'en commuer au-delà l'indicible en savoir.



De malentendu en malentendu, la psychanalyse s'est propulsée avec Lacan sur une scène, à Paris. Vite elle a été corrélée à une École, toujours plus profane et accueillante aux disciplines classiques et d'avant-garde, suscitant des résistances à la mesure des questions qu'elle soulève, qui se ramènent à une : le cas qu'on peut faire de la responsabilité de chaque Un, la prise qu'on en peut faire valoir avant qu'il ne se conglomère avec ses semblables pour exterminer son prochain.

Le crible

Dans son Cours « Le lieu et le lien », premier du XXI^e siècle, Jacques-Alain Miller a réuni les discours et la topologie de Lacan. En tout lieu le lien analytique est en puissance ; il ne s'agit que de l'y provoquer, dans une marge solidaire de, mais étrangère au champ que Philippe Sollers a nommé *la guerre du goût*. La psychanalyse a formé et forme encore des psychanalystes qui réinventent la pratique dont eux-mêmes sont les effets, et en témoignent au-delà du dégoût, comme Laurent Dupont en a fait état dans son témoignage d'AE*.

Ce qui passe d'une analyse, où et comment l'attraper ? Des bribes et des morceaux circulent, au risque de s'éparpiller, de se fétichiser ; qui en a fait un bout, qui ment à ce sujet, qui se tait par pudeur ou préférence pour le caché ou le secret. Qui escamote, qui s'exhibe. Si André Gide, Boris Vian, Georges Bataille, Raymond Queneau n'ont pas tu leur intérêt pour la chose freudienne, s'ils l'ont expérimentée un court temps, elle n'a fait que les conforter dans leur être écrivain. Décerner à Freud le prix Goethe, n'était-ce pas vouloir le résorber avec son œuvre dans la littérature, et son invention thérapeutique, dans la psychologie générale ?

Pour l'heure, à cause de Jacques Lacan, puis de Jacques-Alain Miller qui de longtemps expose comment il sait le lire, la chose freudienne n'est pas morte : les symptômes pullulent, mais ils trouvent à s'adresser.

Quant aux arts, les beaux et les moins beaux, monuments éclairés de la société du spectacle tôt stigmatisée par Guy Debord, ils surenchérisent de fictions, d'histoires et de témoignages tous plus vrais que vrais, chacun plus authentique que l'autre. Debord était en avance de neuf ans sur Jancsó qui réalisa *Vices privés, vertus publiques*, provocateur dit-on à l'époque, c'est-à-dire osant des scènes douteuses aux sources contestées inspirées du mystère des amants de Mayerling, pour une œuvre et non une thèse, une œuvre offerte comme un miroir – cette invention du diable dont Lacan a scruté la structure – à son public.

La Société du spectacle est contemporaine du Séminaire *D'un Autre à l'autre*. N'en parlons pas, nous savons tout cela par cœur, comme l'affaire Dreyfus, du reste, plus rien ne peut nous étonner. Sinon la puissance du refoulement qui reste d'une (in)actualité brûlante.

Un diable peut en cacher un autre

Polanski a donc choisi de réaliser *J'accuse* aujourd'hui. Il en a coécrit le scénario avec Robert Harris, auteur de *D.*, roman paru en français chez Plon en 2014, au grand dam des historiens pour qui le film reste à faire, quelles qu'en soient les immenses qualités.

En exergue du film, la mise en garde habituelle est étrangement subvertie : « tous les personnages sont réels ». Cela s'entend : les personnages sont des personnages. Ils portent les noms des parties prenantes de l'affaire. On pourra débattre à l'infini de la justesse ou non des portraits. Il reste, « au fond » comme on dit que l'on juge une affaire en première instance et en appel, qu'on ne saura rien d'eux que l'on ne sache, et que l'on aurait tort de négliger ce que sont des personnages, soit les suppôts de leur auteur, les représentants officiels des représentations que celui-ci garde par devers lui, les marionnettes de leur créateur qui entend faire passer et oublier dans le même mouvement qu'elles ne respirent peut-être pas le même air que nous, nourries qu'elles sont d'artifices.

Les personnages sont des masques, le monde, un bal à l'opéra ; nulle rencontre n'y échappe, nous dit Lacan, avec Alphonse Allais.

Roman Polanski les a peints à sa convenance avec son savoir-faire inimitable et je serais bien malhonnête de ne pas dire comment son film m'a collée au fond de mon fauteuil de la première image à la dernière, presque en apnée.

Eppure, aujourd'hui, c'est comme si je me devais d'ajouter qu'au fond, toujours ce fond, cela ne change pas grand-chose. L'essentiel est ailleurs. La force du désir de Freud m'en semble décuplée, qui a fait et continue de faire de chacune et chacun de nous, pour peu qu'il soit analysant, un opéra, soit un lieu de transformation de la cacophonie ambiante, du bruit et de la fureur shakespeariens, du silence et du cri bergmaniens, au moyen des rares nageurs que sont les mots, remontant de vastes gouffres (restes du naufrage d'un vaisseau dans *L'Énéide*) pour s'évaporer dans les nues et retomber en pluie, bouées et repères pour peu qu'on les aborde sans préjugé, susceptibles de drainer nos forces tétanisées par les déferlantes d'imaginaire.



Au moment même où à Paris l'antisémitisme se voit offrir une victime, à Vienne, un juif qui en est marqué depuis sa plus tendre enfance, ayant vu son père supporter l'affront de l'antisémite sans se battre, a osé le braver. Vincent Hugué, dans *L'Express* daté du 27 décembre 2015 disait clairement le contexte français de l'affaire, politique et social : « Léon Daudet fustige le teint “couleur traître” de cette “épave du ghetto”. Et Édouard Drumont s'obstine à distiller son fiel dans les pages de l'abjecte *Libre Parole*. Quant au quotidien *La Croix*, caution chrétienne de la hargne antisémite, il revendiquait déjà le statut de “journal catholique le plus antijuif de France”. [...] Voici l'infortuné Dreyfus, polytechnicien issu de la bourgeoisie juive de Mulhouse, broyé dans l'étau des névroses hexagonales. Meurtrie par la débâcle de 1870 et la perte de l'Alsace-

Lorraine, la patrie de Jeanne d'Arc et de Napoléon s'enivre de rêves de revanche. Il lui faut un sauveur – l'armée – et un ennemi de l'intérieur. Ce sera un juif, le seul à servir alors à l'État-Major. »

Une clique, donc, en puissance et en acte, solidaire de ses intérêts les moins avouables, une clique qui scelle ses turpitudes et ses intérêts dans le piédestal de ses idéaux, métaphore chère à Freud pour qui le moi est une clique.

La psychanalyse n'empêcha pas la guerre, elle en fut enseignée pour toujours. Dans le contexte d'aujourd'hui où pédophilie, harcèlement, violences et crimes à l'endroit des femmes sont sur toutes les lèvres, semblant parfois, comme l'arbre la forêt, cacher les champs de bataille – ce qui est le plus mauvais procès que l'on puisse faire aux femmes –, dans cette accumulation qui semble préfigurer la fin des temps, l'affaire Dreyfus revient, par le truchement d'un artiste auquel l'intime et sulfureuse complexité de l'homme qui l'abrite et le supporte fait de l'ombre.

Du lien entre l'homme et l'œuvre, Freud ne dit qu'une chose : aucun intérêt.

Je voudrais déplacer la question et dire la joie que j'ai éprouvée en lisant, à la fin du film de Nakache & Toledano, *Hors normes*, que la moitié de la recette du film était reversée aux associations qui sont les personnages réels du film – auxquels des professionnels magnifiques, et d'autres acteurs de leurs vies, prêtent leur corps. D'être à la fois spectateur et militant, c'est rare ; on respire mieux.

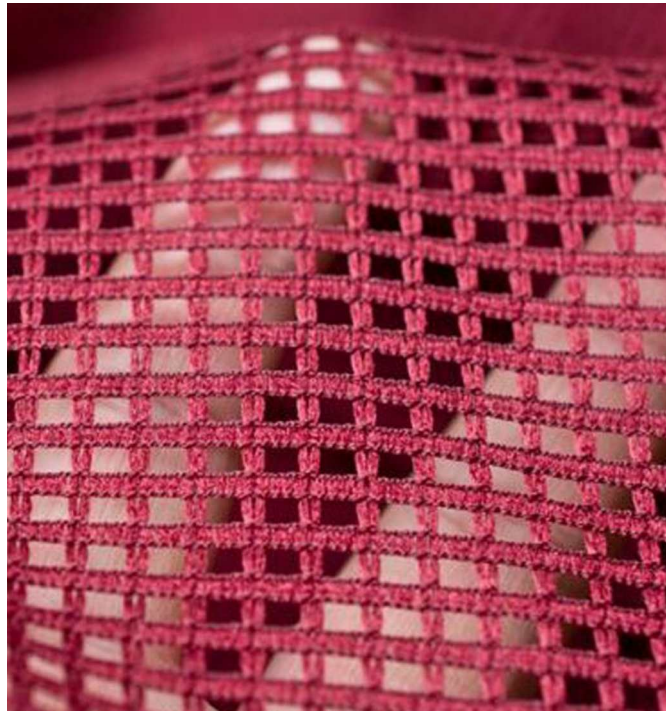
Il existe bien des manières de se racheter – Éric Laurent, Bernard Sergent et Pascual Torres ont abordé la question dans leurs travaux sur le *Satyricon* de Fellini et le *Satyricon* de Pétrone (dont la publication ne devrait pas trop tarder). La psychanalyse en est une, permanente et radicale. Pour accoucher la bouche analysante et que son propriétaire ne la

sacrifie pas à une quelconque divinité, celui-ci est prié de mettre très régulièrement la main au porte-monnaie – moyen supplémentaire de réserver quoi qu’il en ait l’espace d’une chance de se racheter de ses désordres, négligences, ignorances, passions et outrances, ordinaires ou extraordinaires, comme ce supplice nommé par l’Inquisition la question.

À l’heure où l’instance judiciaire traque les héritiers falots de Gilles de Rais, la littérature enfantine recule devant le loup : dans certaines versions du chaperon rouge, il est devenu végétarien. Le capitaine Haddock, pour la télévision, a dû troquer son whisky contre un cocktail de tisane et de tranquillisants. Ainsi va le monde. Le vicomte de Valmont écrivait à la présidente de Tourvel que ce n’était pas sa faute. La question, avec Freud, s’est déplacée. Nous dirons avec Michel Leiris, enfant : « rreusement ».

* Analyste de l’École





Pour une intimité politique ?

par Florent Cadet

Une femme a repris autrement la parole. Son visage paraissait concentré, ses traits semblaient tirés par la fatigue et par l'émergence d'un nouveau dire avec lequel composer. Un dire chargé par la force de dévoilement d'une fracture intime. Un dire donnant plus de corps à un moment politique inauguré par #MeToo. Adèle Haenel a parlé sur le site d'information *Médiapart*, et j'ai été ému. La gorge se noue. Un frisson accompagne la justesse de son ton et de son énonciation. Une attention inhabituelle se tend vers son discours. En quoi cette émotion convoque-t-elle l'analysant ?

Que s'est-il donc passé ? Cette chose toute bête et émouvante que des analysants vivent à certains moments de leur analyse : elle prenait la parole à partir d'un endroit jusqu'ici tenu à l'écart, rejeté ou mis à distance. D'un moment traumatique, elle faisait, sous nos yeux et à nos oreilles ébahis, une parole politique. À la différence de l'analysant, son intimité en souffrance a immédiatement pris un tournant politique, du fait de sa notoriété.

En visionnant son témoignage, j'ai aussi pensé au risque de l'indécence. Je me suis demandé, quand elle s'est mise à lire la lettre écrite pour son père, si son témoignage allait devenir gênant et impudique. Ce ne fut pas le cas, par la grâce d'un moment politique prêt à entendre qu'une nouvelle voix naissait.

Parfois turlupiné par la question de la fin de l'analyse, je me suis dit : n'est-ce pas l'exemple d'une voix de sortie ? Quand l'intimité peut trouver un moyen de résonance dans le politique ? Cette question s'est ouverte depuis le témoignage d'Adèle Haenel : une voix de sortie de l'analyse, est-ce la production d'une intimité politique ? Et maintenant il s'agit de lâcher la question pour que l'analyse se poursuive sans excès de raisonnement...

Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur

1, avenue de l'Observatoire, Paris 6^e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6^e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).

Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.

Maquettiste : Luc Garcia.

Relectures : Sylvie Goumet, Michèle Rivoire, Pascale Simonet, Anne Weinstein.

Électronicien : Nicolas Rose.

Secrétariat : Nathalie Marchaison.

Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.

Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Eve Miller-Rose.

pour accéder au site LacanQuotidien.fr CLIQUEZ ICI